

Kristian Desailly ne coupe pas des veaux en deux. Il ne gonfle pas de baudruches roses pour en agrémenter le Grand Canal de Venise. Il ne s'exprime pas exclusivement par rayures. Il n'empile pas des télévisions. Il n'expose pas ses excréments dans des bocaux. Il ne se lacère pas le corps. On se demande par moments ce qu'il peut bien fabriquer. En fait, lorsqu'on l'observe attentivement, on finit par le découvrir : il peint. C'est incroyable. Cet individu dépose des pigments sur une toile. Est-ce que c'est bien sérieux ? Et, surtout, est-ce que c'est bien moderne ?

Il existe encore, comme lui, des êtres qui croient devoir se servir de pinceaux et de fusains. La modernité a créé sa doxa. Selon cette doxa, il faut, en art, aller toujours plus loin, c'est-à-dire rompre radicalement avec ce qui précède. Cette idée aboutit à des impasses et engendre, paradoxalement, des redites, puisque la rupture finit toujours par engendrer les mêmes figures caricaturales. Surtout, c'est une idéologie de l'histoire de l'art déjà datée, directement issue de l'idée de progrès indéfini en art énoncée au tout début du XIXe siècle par Mme de Staël.

Il est tout aussi stérile de vouloir à tout prix rompre avec ce qui précède que de peindre indéfiniment des paysages impressionnistes. Ce sont deux formes d'impuissance. Rompre, c'est rompre avec des idées, de sorte qu'on ne crée plus qu'avec des idées. Pour créer, il faut d'abord laisser l'intellect se taire. Son moment reviendra. Une création vivante ne peut naître que du malaxage obstiné d'un matériau, lequel matériau est aussi un dépôt d'alluvions artistiques. Desailly malaxe obstinément. Chaque moment de l'histoire de l'art ouvre des domaines formels qui demeurent en attente de leur développement, et permettent d'innombrables combinaisons avec d'autres domaines formels. En ce sens, un artiste informe ce qui l'a précédé. La simple rupture est un conservatisme, dans la mesure où elle ne pense qu'à ce qui précède, tout en le stérilisant. Un véritable artiste bricole. Desailly bricole. Il se compose des machines à mixer le réel avec toutes sortes de pièces récupérées dans des domaines artistiques parfois très éloignés les uns des autres.

Le travail de Kristian Desailly manifeste à la fois une puissante originalité, une créativité en activité permanente, et une appropriation intime de certains grands courants artistiques, qu'il s'agisse du surréalisme, de Cobra ou de l'abstraction lyrique, sur une ligne de partage exacte entre art savant et art brut. Avec cela, il fait du Desailly, c'est-à-dire qu'il crée un univers. Cet univers est aussi le nôtre, qui nous apparaît dans un état particulier, exhumant des formes et des forces que nous n'aurions pas spontanément aperçues, révélant des relations qui demeuraient en sommeil. Le plaisir visuel provoqué par ces rencontres de

formes et de couleurs a quelque chose de semblable à celui que peut procurer l'expérience de la saveur : une combinaison unique, singulière, en laquelle en même temps se rassemble un peu de la complexité du monde.

Comment pourrait-on donner une idée des saveurs caractéristiques de la cuisine picturale de Kristian Desailly ? Les dosages et les cuissons ont évolué avec le temps, mais il demeure un certain nombre de constantes, des éléments bien reconnaissables. Desailly travaille à la fois par pulsion dans le moment et par obstination dans le temps, creusant les formes, démultipliant les combinaisons.

Ces œuvres ne donnent jamais dans le joli, le purement décoratif. Autrement dit, elles ne s'arrêtent pas, ne s'installent pas confortablement à l'intérieur du cadre. La forme qui a été suscitée là, on ne peut pas la considérer comme immobile et achevée. Un double mouvement l'anime, elle s'étend vers le monde extérieur, elle le ramène à elle. On dirait parfois des phénomènes célestes étranges, captés infiniment loin de nous par des télescopes très puissants, des contractions d'étoiles, des gésines de galaxies. Et, de même que la gravitation des corps célestes courbe l'espace, ces images informent l'espace autour de nous.

Un autre type de tension, caractéristique de Kristian Desailly, est celui qui travaille l'organique et le formel. Cet aspect était peut-être plus évident encore il y a quelques années, alors qu'il réalisait de grands fusains relevés çà et là de touches de couleurs. De forts cadres structurels s'efforçaient d'enfermer, on eût dit de canaliser des bouillonnements profonds, des palpitations viscérales. Cela réapparaît à présent sous

d'autres aspects. Par exemple, des zébrures noires se superposent à de grandes masses de couleurs vives. Les traits tendent à se rassembler en grilles, en faisceaux, en degrés, en ébauches de figures. On dirait qu'ils luttent, difficilement, pour donner forme aux substances brutes qui leur résistent et s'abandonnent à leur force d'inertie. Comme si, dans la toile même, l'artiste cherchait à agripper le monde qui d'abord s'y est déposé comme une postulation, une attente, une provocation.

Ainsi, même lorsque les toiles de Kristian Desailly semblent totalement non figuratives, il ne s'agit peut-être pas exactement d'abstraction pure, mais plutôt de la représentation d'un état très archaïque, c'est-à-dire très jeune, de l'univers, avant que les substances ne s'enferment dans des formes déterminées. On ne figure pas des êtres, on représente les mouvements qui président à leur formation : ceux d'une genèse. On saisit l'énergie des structures et la force des couleurs avant qu'elles ne se dispersent dans la variété des êtres.

Cette gigantomachie d'entités primitives crée, sur la toile, une profondeur. Au sein de cette profondeur, souvent, veille une lumière enfouie, un œil, un cratère d'où la scène semble issue et où elle se prépare à se résorber, comme si la diversité violente qui se déploie devant nos yeux se souvenait toujours de son unité intime.

Parfois, cependant, des créatures se condensent, apparaissent, animaux des origines, poissons ailés, bidules à pattes, monstres clownesques. Miró rencontre les Shadoks. La tentation du saugrenu et du grotesque est toujours prête à se réveiller, c'est-à-dire l'état d'étonnement joyeux devant le caractère incroyable du monde tel qu'il est. Il n'est pas

possible qu'il n'y ait pas rien. Et pourtant nous vivons dans ce paradoxe. C'est à ce sentiment que nous invite le travail de Desailly : saisir que le monde n'est pas simplement là, comme une sorte de possibilité, mais qu'il ne cesse de déployer son impossibilité, sa joyeuse et palpable impossibilité.

Pierre Jourde*

Les Boujolles, août 2008

*Ecrivain
Professeur à l'Université de Grenoble III